

JCB
compagnie

UN GRAND AMOUR

Nicole Malinconi / Jean-Claude Berutti

avec **Janine Godinas**

REVUE DE PRESSE

Spectacle créé le 3 mai 2017 au Théâtre de Roanne



Photos©Virginie Lançon

Reprise du 26 octobre au 19 novembre 2017 Théâtre des Martyrs, Bruxelles
du 25 au 27 avril 2018 au Théâtre le Verso – Saint-Etienne

Contact administration : Jessica Régnier - 06 67 76 07 25 – j.regnier@lagds.fr

Contact presse : Francesca Magni – 06 12 57 18 64 – francesca.magni@orange.fr

www.lagds.fr

Arts et Lettres

Le réseau des Arts et des Lettres en Belgique et dans la diaspora francophone

Communiqué par [Deashelle](#) le 27 octobre 2017 à 12:30

« La mise en scène de Jean-Claude Berutti est un chef d'œuvre. »

« Splendide interprétation de Jeanine Godinas, qui creuse de façon poignante et imperturbable le fond des ténèbres, braque une lumière sans la moindre indulgence sur cette femme de... qui ne réussit pas à être femme à ...part entière. »

Intérieur bourgeois et sans éclat. Un fauteuil presque Voltaire, une petite table de chevet ronde qui a perdu sa vitre, et dessus un verre à liqueur et une bouteille de spiritueux d'origine allemande. Les motifs de la tapisserie faite de lourds feuillages de jungle se prolongent au sol. Au centre, l'oeil du monde: un immense miroir doré se penche vers les spectateurs et dans lequel ils se voient. C'est sans doute cela, le plus important. L'adresse du spectacle sera multiple : la comédienne à elle-même, la femme de l'histoire à sa conscience assassinée, cette même femme aux générations d'après, cette femme et son double au public présent et à chacun en particulier. La salle est comble.

C'était la première ce soir! La mise en scène de Jean-Claude Berutti est un chef d'œuvre. Splendide interprétation de Jeanine Godinas, qui creuse de façon poignante et imperturbable le fond des ténèbres, braque une lumière sans la moindre indulgence sur cette femme de... qui ne réussit pas à être femme à ...part entière. Femme debout qui aurait osé braver son mari et demander des comptes à la banalité du mal. Elle est au contraire, régulièrement abusée par les mensonges lénifiants du mari SS, commandant en chef des horreurs des camps d'extermination de Treblinka.

Jeanine Godinas épouse le destin de cette Madame Stangl pour en extirper l'horreur confondante. Elle balaye sans concessions et avec immense justesse les différentes étapes de la vie de cette femme de grand criminel de guerre qui prit délibérément - plutôt que viscéralement - la passion amoureuse pour son époux, comme écran pour ne pas regarder la réalité en face! Fracassée par les doutes, elle se laisse néanmoins bercer d'illusions malgré les preuves évidentes qu'elle récolte au fur et à mesure autour d'elle. On lui ment, elle se ment à elle-même et se trahit. Le grand amour qu'elle croit étreindre est voilé, fêlé par l'abominable vérité. On est happé par la force des confidences, l'analyse minutieuse de la complexité des sentiments, la réalité des terribles vérités, et le charme charismatique de la belle personne et de la grande dame qui se trouve être comédienne! Une comédienne qui ne ment pas et que l'on regarde en vrai. Le je et son double. Une voix de chair et de femme, d'amour et de résignation lorsque le questionnement se meurt.

« L'amour avait tenu la vérité, comme en suspens ! » Theresa Stangl réalise qu'il n'y a pas de cloison entre le travail aux « constructions dans le camp d'extermination et les mise à mort. Elle réalise que son grand amour lui a servi de cloison entre l'horreur du mal et son confort de mère de trois enfants. Tellement humain et tellement lâche à la fois ! Elle saisit fébrilement toute occasion de disculper celui qu'elle aime, même si au fond de son corps, la honte l'envahit, car le corps sait. Ses pensées s'enlisent dans le magma des mensonges. Grâce à un passeport du Vatican, un des monstres responsables du génocide retrouvera sa famille en Syrie, puis s'installera au Brésil. Une terre où l'on ne parle pas de Sobibor ou de Treblinka. La femme se souviendra avec fierté de sa belle maison, des terrasses du confort... Et ne posera plus de questions.

Nicole Malinconi, l'auteur du récit, insiste : « Pourquoi n'a-t-elle pas menacé de quitter son mari s'il ne quittait pas Tréblinka ? « ... si vous l'aviez acculé ? » Theresa se souvient de ses juvéniles rafales de questions qu'elle ne pouvait s'empêcher de formuler et qu'il rejetait, tantôt avec violence tantôt avec douceur menteuse. Mais elle ne lui a jamais tenu tête ! Le confronter aurait tué son «amour»...son seul viatique, son unique lumière. Un amour voilé, fêlé, frelaté, obscurantiste auquel manquait le courage, et qui, dissimulant l'innommable, n'est même plus de l'amour. « La vérité est une chose trop terrible pour que l'on puisse vivre avec elle ». Et le reste... est questions. On n'en n'a pas fini!

Octobre 2017

C'est une vieille dame, assise sur son fauteuil, dans son salon. Elle est veuve, sans doute un peu seule, et elle raconte sa vie avec son mari, son grand amour. Mais ce n'est ni un soliloque ni une adresse au public. Elle a une interlocutrice, que l'on ne voit pas, mais que l'on devine: une journaliste venue l'interroger. Une journaliste qui a écrit un livre et qui le lui a envoyé.

Cette journaliste, c'est Gitta Sereny (1921-2012) dont on a déjà parlé ici à propos de Mayday, vu au théâtre de la Colline, en février 2017. Et cette vieille dame qu'elle est venue interroger s'appelle Theresa Strangl, l'épouse de Franz Strangl, le bourreau de Treblinka et de Sobidor, réfugié au Brésil. Gitta Sereny l'avait longuement rencontré alors qu'il était en prison, en Allemagne, après son extradition et sa condamnation à vie et c'est alors qu'elle avait écrit ce livre *Au Fond des ténèbres* (Denoël).

L'auteure belge, Nicole Malinconi, s'est inspirée de cette histoire pour donner vie à Theresa, ses doutes, ses conflits intérieurs, ses mensonges, sa vérité. Que savait-elle des activités de son mari? Qu'en pensait-elle? Peu à peu, comme si la journaliste était là, comme si elle posait ses questions, sa question, Theresa parle.

Ce n'est pas une confession, pas un aveu. Le trouble est présent, pesant. Très vite, le spectateur est convaincu qu'elle savait, d'ailleurs, elle le dit presque. Mais elle l'aimait. Elle l'aimait.

Et elle l'a prouvé, elle l'a suivi partout. Elle a traversé l'Europe en guerre, seule avec ses quatre enfants. Elle a su reconstruire sa vie, leur vie, à Sao Paulo, au Brésil si loin de son Autriche natale. Une femme forte. Volontaire. Digne. Oui digne. De cette dignité de grande bourgeoise en collier de perles.


Une femme qui pleure rarement, mais pourtant, oui, elle a pleuré lorsque malgré elle, elle a su et qu'il lui a menti. Quand elle a compris qu'il ne se contentait pas de simples "travaux de construction", mais qu'il tuait et faisait tuer. Elle évoque les moments de doute, de crainte, les soirs où son corps, pas sa tête, lui a demandé de se refuser à lui.

Le corps donc pas sa tête. Elle a tenu tête. Face à lui, face au monde, face à elle-même. Elle ne craque pas devant la journaliste, elle raconte, elle écoute les questions et elle répond. Elle a lu le livre. Elle ne peut plus dire qu'elle ne sait pas. Mais elle ne peut plus croire non plus qu'elle ne savait pas. Elle ne peut plus croire qu'elle n'a pas finalement une part de culpabilité, de responsabilité.

Si elle doit craquer, ce sera seule, devant son miroir, derrière sa cigarette, plus tard, lorsque la journaliste venue de si loin, sera repartie. Là peut-être, elle pleurera encore une fois. Les confessions d'une vieille dame indigne, cela reste au fond de la conscience, à empoisonner les souvenirs jusqu'à l'amour. Mais on ne le saura pas.

Le metteur en scène Jean-Claude Berutti a trouvé l'interprète idéale pour ce rôle si compliqué, si fort et si subtil, la grande comédienne Janine Godinas. Et on ne peut que souhaiter que cette pièce revienne en France, après la création, à Roanne.

Théâtre du blog

 Un grand amour de Nicole Malinconi, mise en scène de Jean-Claude Berutti

30 octobre, 2017 | [critique](#) | [philippeduvignat](#) | [Pas encore de commentaires](#)

Sur scène, un fauteuil, un guéridon avec une bouteille et un verre, un tas de journaux empilés et derrière, un grand miroir qui servira quelques minutes d'écran vidéo-belle idée du scénographe Rudy Sabounghi-où on voit une femme assise: on apprendra qu'elle est la seule journaliste venue faire une interview de la dame âgée assise en face de nous. Son histoire, dit Nicole Malincoli, tient en peu de mots: «Après la mort de Franz Stangl, ex-commandant du camp d'extermination de Treblinka, arrêté au Brésil en 1967, puis incarcéré à la prison de Düsseldorf et condamné à la réclusion à perpétuité, Theresa Stangl, sa veuve, est restée dans leur maison de Sao Paulo où ils avaient vécu incognito durant seize ans avec leurs enfants.»

Il mourut en prison quatre ans plus tard, et Gitta Sereny, journaliste, la dernière personne et la seule à l'avoir rencontré vivant, a aussi voulu aller voir Theresa Stangl pour qu'elle lui parle de son mari et de Treblinka...Des faits encore proches à l'époque: pas trente ans! Et encore bien présents: son mari avec qui elle vivait un grand amour, officier allemand sous le IIIème Reich, avait été chargé de la construction des camps de Sobibor puis de Treblinka. Comme tant d'autres, il avait «obéi aux ordres», puis était devenu cadre administratif, lui disait-elle. C'est tout ce qu'elle savait de l'activité ou du moins ce qu'elle voulait bien en savoir. Jusqu'au jour où un certain lieutenant Ludwig en visite chez eux, annonce sans autre explication qu'on y «liquide les Juifs». Ce qu'elle pouvait traduire facilement aussitôt: mon grand amour, celui qui partage ma vie avec douceur et bienveillance, le père de mes deux enfants, est en fait un bourreau et le directeur de ces camps responsable de l'extermination soigneusement programmée de dizaine de milliers d'hommes, femmes et enfants dont le seul péché était d'être juif.

Mais elle ne le fera pas et le niera sans état d'âme ou du moins pas totalement, puisque son corps, lui, parlait: «Pour la deuxième fois dans notre vie, je n'avais pas voulu qu'il me touche ce soir-là, ni bien d'autres soirs ensuite; c'était comme si mon corps seul avait dit non à sa supplication de le croire, comme si le corps seul avait su la réponse; mais c'était un savoir sans les mots ni la pensée, je ne l'avais pas laissé atteindre les mots ni la pensée, pas pu le dire, dire: «Je sais que tu mens».

Terrible aveu qu'elle finira par reconnaître devant son interlocutrice, et elle doit bien alors assumer, en complice silencieuse, une part de responsabilité dans ce génocide et elle sait qu'elle en portera le poids toute sa vie. Puis elle le niera encore, comme si une part d'elle-même se refusait à reconnaître les faits et les images de ces camps, alors que l'autre part le savait parfaitement. Elle nous raconte

leur fuite après la guerre en Syrie, puis au Brésil qui n'était pas très regardant sur l'identité des Européens débarquant sur son sol- parmi lesquels de nombreux criminels de guerre allemands. A Sao Polo, elle trouvera facilement un emploi chez Mercedes-Benz et lui, cadre très compétent entrera chez Volkswagen. Bref, une vie normale d'employés allemands vivant de longues années au Brésil jusqu'à son arrestation!

Janine Godinas, grande actrice belge qu'on a vue souvent autrefois à Paris, dit tout avec précision de cette horreur : aucun pathos ni effets de violoncelle: de cette précision même, naît l'insupportable. Avec la grande franchise que son âge lui permet, la femme âgée qu'elle incarne ici, a-t-elle vraiment conscience d'avoir participé, ne serait-ce que par son silence à cette extermination de masse : elle reconnaît qu'elle savait mais en fait refusait de savoir à la fois, ce que faisait son mari au quotidien. » Je ne lui avais pas laissé le temps de m'embrasser. Je lui avais dit : « Je sais ce que tu fais à Sobibor ». Je pleurais ; je ne pouvais faire que pleurer. Je me suis souvenue de sa question, immédiate : «De qui tiens-tu cela » puis de mon silence, et du sien, un bref instant.(...) Je n'avais pas répondu. Sur le chemin du retour, je n'avais fait que le harceler avec les questions qui me tourmentaient, et pleurer encore. Pour la deuxième fois dans notre vie, je n'avais pas voulu qu'il me touche ce soir-là ni bien d'autres soirs ensuite ; c'était comme si mon corps seul avait dit non à sa supplication de le croire, comme si le corps seul avait su la réponse ; mais c'était un savoir sans les mots ni la pensée, je ne l'avais pas laissé atteindre les mots ni la pensée, pas pu le dire, dire «Je sais que tu mens »,

Puis des années plus tard quand elle lira les journaux, aucun doute ne lui sera plus possible; oui, mais voilà, la guerre est finie et le monde a changé. Revient pourtant la question lancinante que beaucoup ont dû se poser après la libération des camps: qu'aurais-je fait, moi, dans des circonstances pareilles, si en France ou en Belgique, si j'avais été une proche de ces bourreaux auquel j'étais lié par un grand amour? Et les lendemains de cette guerre, on le sait, ont souvent été terribles pour les amoureuses françaises comme belges de jeunes soldats allemands.

En une heure et quelque, tout est dit dans ce solo écrit avec une grande sobriété par Nicole Malincoli. Janine Godinas-diction et gestuelle impeccable-solidement dirigée et avec une grande intelligence scénique par Jean-Claude Berutti, tient son public et fait sonner des phrases qui frappent dur et fort : «La vérité, dit-elle, est une chose trop terrible pour que nous puissions vivre avec elle.»Il serait normal que ce spectacle d'une densité exceptionnelle, créé à Roanne la saison passée et joué maintenant à Bruxelles, puisse l'être aussi à Paris...

Philippe Duvignal

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

LUNDI 8 MAI | N° 22172

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE
DE JEAN-PIERRE
LÉONARDINI



Joël Lumien

Elle se délivre d'un secret étouffant

Jean-Claude Berutti signe la mise en scène d'un texte de Nicole Malinconi intitulé *Un grand amour*. La création avait lieu mercredi dernier au Théâtre de Roanne (1). Nicole Malinconi, qui vit à Namur, est entendue comme une voix qui compte dans la littérature belge. *Un grand amour*, c'est un bref récit d'une cinquantaine de pages. Au fil d'une écriture délibérément maigre, factuelle peut-on dire, une femme d'âge se raconte devant un témoin muet qu'on ne verra pas, sauf, à point nommé, dans le grand miroir incliné dans le dos de celle qui parle, lorsqu'on décèlera la silhouette de la visiteuse esquissée en vidéo. On saisit assez vite que la bourgeoise au maintien digne qui se confie se délivre enfin d'un secret étouffant. Son mari, nazi de la première heure, condamné et mort à l'heure où elle l'évoque, était le commandant du camp de concentration de Sobibor. À partir de là, d'arguties affectives en cuisants remords

**C'est Janine
Godinas,
grande dame
du théâtre
belge, qui
tient le rôle.**

d'ordre moral, le discours devient de plus en plus complexe. Elle savait, bien sûr, ce qui se passait non loin du foyer où elle élevait ses enfants. L'homme, qu'elle aimait, n'était que déni, ayant pour seul prétexte d'énigmatiques travaux de construction.

La scène est supposée être au Brésil, à São

Paulo précisément, où, après la guerre, la famille a vécu incognito. La vertu de la par-

tition réside dans la franchise de la confession, mêlée d'infimes réticences propres à la classe sociale de celle dont le soliloque s'adresse, non seulement à celle qu'on ne voit pas, mais avant tout au public. C'est extrêmement difficile à mener à bien dans le jeu. Par bonheur, c'est Janine Godinas, grande dame du théâtre belge, qui tient le rôle. On l'a bien connue en France, aux côtés de Gildas Bourdet, dans les lointaines aventures du *Saperleau* et des *Bas-Fonds*. Parfaite maîtrise de la voix et du geste, au sein d'une sorte de calme fiévreux, avec de courtes fêlures dans le quant-à-soi. Du grand art, dans la mesure où Janine Godinas parvient à presque émouvoir, ce dans une situation dont cette femme n'est qu'à demi victime de circonstances qu'elle n'eut pas la force de bousculer en partant. Là réside d'ailleurs la force subtile du texte. Beau travail théâtral d'ensemble, mené avec tact dans une entreprise de vérité criante, à des fins d'élucidation d'ordre historique, devant des spectateurs dont le silence, constant en cours de route, s'avère très parlant à l'instant des braves. ●

(1) Du 26 octobre au 19 novembre, le spectacle sera à l'affiche du Théâtre des Martyrs, Rideau de Bruxelles.

Le texte est publié par Esperluète Éditions.



"Un grand amour" de Nicole Malincoli avec Janine Godinas.



Janine Godinas est une comédienne essentielle et incontournable du théâtre belge. Mise en scène par Jean Claude Berutti cette immense interprète nous livre le texte de Malincoli, la confession étrange de la veuve du commandant de Treblinka. L'entreprise est vertueuse mais pas que.



Face à une journaliste, dos à un grand miroir, au milieu de journaux et de magazines jetés à terre, une vieille femme revisite sa vie et avec cette nouvelle traversée se confronte à voir ce qu'elle ne voulait savoir, à dire et à se dire l'ineffable que son mari tant aimé fut un génocidaire, un soldat essentiel de la Solution Finale.

Après la mort de Franz Stangl, ex commandant du camp d'extermination de Treblinka arrêté au Brésil incarcéré et condamné à la réclusion à perpétuité, Thereza Stangl sa veuve est restée dans leur maison de Sao Paulo où ils avaient vécu incognito durant seize ans avec leurs enfants. C'est dans cette maison qu'elle reçoit en 1971 Gitta Sereny une journaliste.

Et elle va lentement alternant des instants de doute ou d'émotions, de colère ou de résignation raconter l'inracontable. Souvent nous croyons saisir la réponse à la question qui nous hante et qui veut s'épuiser : aurait elle pu arrêter cela ?

Le texte est remarquable. La vieille Frau chemine le long de ce sentier qui se tortille entre le réel de la Shoah et l'imaginaire du révisionnisme, le second consubstantiel du premier. La veuve du bourreau nazi sait qu'elle ne peut éviter l'essentialisation mais si elle veut se résumer c'est en une épouse aimante et aimée, une princesse. **La mise en scène de Jean Claude Berutti se veut minimaliste cependant qu'elle est délicate et sacrement efface.** Au mur le grand miroir est notre représentant sur scène et la vieille femme l'évite comme elle nous évite, comme elle évite le jugement; La frau ne veut rien savoir de ce que lui renverrait le miroir. A l'aube de sa vie elle ne veut rien savoir de ce qu'elle est devenue. Il est le miroir imposant de l'enfant qui commence à marcher et celui cruel de Dorian Gray. De mauvaise foi elle se déclare princesse d'un conte de fée mais dans ce miroir elle ne sera pas la plus belle.

Janine Godinas, elle est pour cela une immense comédienne, saisit la salle. A la gorge. Nous sommes son miroir. Elle est une brillante lectrice; elle défend la proposition d'une Thereza Stangl qui pendant qu'elle nous supplie de croire à sa petite affaire de "grand amour" qui se



rabattrait sur l'horreur de sa propre complicité, n'est pas dupe de son implication. Godinas brille plus encore car plusieurs fois nous nous surprenons à vouloir pardonner à son personnage; par sa présence et son incarnation du texte elle déclenche en nous dans des fulgurances l'empathie, malgré notre dégoût. C'est terrible et sombrement resplendissant car la comédienne par son interprétation aiguisée nous le rappelle : ce sont des humains et rien d'autre qui ont fait cela à d'autres êtres humains.

"Un grand amour", de Nicole Malinconi, Mise en scène Jean-Claude Berutti; Avec Janine Godinas, Scénographie Rudy Sabounghi, durée : 1h10, reprise du 26 Octobre au 19 Novembre 2017 au Théâtre des martyrs, rideau de Bruxelles
© Virginie Lançon

UN GRAND AMOUR
Théâtre de Roanne (Roanne) mai 2017



UN GRAND AMOUR
DE NICOLE MALINCONI
DU 03 MAI 2017 AU 14 NOV. 2017
THEATRE DE ROANNE
ROANNE

Monologue dramatique d'après le roman éponyme de Nicole Malinconi interprété par Janine Godinas dans une mise en scène de Jean-Claude Berutti.

Un dispositif tout simple sur la scène : au centre, un grand miroir reflétant une chaise, une petite table avec un verre d'eau et une carafe et quelques éléments figurant de manière elliptique un salon avec un grand tapis qui fait office de moquette.

Avant que n'apparaisse à petits pas **Janine Godinas**, pour s'y asseoir, l'élégant décor de Rudy Saboungi, servi par les lumières subtiles de **David Debriny**, a quelque chose d'un trompe l'oeil figé dans un passé à la Modiano.

Et c'est vrai qu'il y a quelque chose qui semble irréel, quand, dès ses premiers mots Frau Stangl, Madame Theresa Stangl, affirme qu'elle vivait un "grand amour" avec son mari, "dignitaire" nazi autrichien successivement commandant du camp de Sobibor et de celui de Treblinka.

Monologue précis, mot à mot prudent dans lequel une femme essaie de répondre honnêtement à une question terrible posée par une journaliste brésilienne, "**Un Grand Amour**" de **Nicole Malinconi** est un récit lui-même trompe l'œil. Car, si on se laisse prendre par ce qu'il dit avec une grande économie de mots et d'expressions, on pourrait croire qu'il ne s'agit que d'un récit cursif où une femme raconte son amour d'un criminel de guerre et cherche à définir sa part de culpabilité.

Apparemment, Theresa raconte, se raconte. En fait, elle réinterprète sa vie sous la baguette de **Jean-Claude Berutti** pour complaire à la journaliste Gina Sereny, qu'elle préfère appeler Dona Gitta, ce qui la fait plonger de l'autre côté du miroir, pour une obscure raison dont on suppose qu'elle pourrait la conduire dans un tout autre récit que celui qu'elle donne ici.

Au bonheur simple et aveugle qu'elle a vécu, en femme amoureuse éloignée de l'atroce réel par un mari voulant la préserver de toute inhumanité, elle doit substituer la complexité de l'épouse qui, à un moment ou à un autre, a su et cela bien avant que le commandant Stangl soit rattrapé par son passé.

Alors, elle s'interroge avec gravité pour répondre à l'impossible question de la journaliste qu'elle ne veut pas nommer par son vrai nom : aurait-elle pu demander à son mari, au nom de leur amour, au nom de son amour, de cesser ses "activités" ?

Dans sa belle écriture qui fait semblant de n'être qu'un récit, Nicole Malinconi introduit donc un vrai doute, celui de la sincérité "possible" d'une femme de criminel de guerre. Et ce doute devrait se propager à tout l'entourage de Theresa, enfants et proches, et par effet "boule-de-neige" à tout le peuple allemand, voire autrichien. Peut-on approcher de si près l'horreur sans en être éclaboussé, sans s'en être imprégné, sans en être à jamais duplice ou complice ?

Jean-Claude Berutti transforme un instant le grand miroir qui devrait refléter la vérité dite par Frau Stangl en une vidéo où la vieille femme se redessine en jeune femme qu'on devine belle et désirable. Un peu comme s'il fallait se rappeler qu'elle pouvait être pour son époux criminel de guerre un objet sexuel autant qu'une femme aimée et respectable. Quel jeu pervers se cachait-il dans cet amour qu'il préservait de sa face sombre ?

Campée admirablement par **Janine Godinas**, Theresa Stangl est bien autre chose qu'une amoureuse naïve qui ne "savait pas". Elle pouvait savoir l'atroce vérité comme l'ignorer.

Qu'importe, elle était contaminée et ce qu'elle raconte sur scène, simple récit sincère ou réinterprétation à usage de la journaliste qui l'a sollicitée ou instrumentée, ne peut à jamais que susciter un terrible doute. Un terrible doute pour une pièce qui cherche sans faute de goût ni sensationnalisme à comprendre comment on peut survivre à un grand amour aussi funeste.

ROANNE

Un Grand Amour de J.-C. Berutti dévoilé au public

Mercredi soir au théâtre, c'est une belle salle qui a accueilli *Un Grand Amour*, une pièce créée et mise en scène par Jean-Claude Berutti sur un texte poignant de Nicole Malinconi. La Cie JCB était en résidence au théâtre et les Roannais ont pu être les premiers à découvrir cette pièce. C'est l'histoire d'une femme amoureuse jusqu'à l'aveuglement. Son amour pour son mari, un ancien exécutant de la Shoah, ne veut, ne peut pas voir en lui le bourreau de Treblinka. Janine Godinas est terriblement juste dans le rôle de la veuve du bourreau. Seule en scène, dans un décor dépouillé, elle remonte le temps et se souvient de ce qu'elle a tant tenté d'oublier. Une belle performance saluée par le public.



■ **Janine Godinas est poignante de justesse et de sensibilité.** Photo Anabel PLENCE

